

Cantiques

OU L'ON VOIT QUE LA POESIE BIEN QUE PAS TRES POETIQUE PEUT POETISER
CERTAINS RECOINS DU MONDE

Table

Cantiques.....	1
Con amore	3
Alice	3
Elle dit.....	3
Dessous ou dessus ?.....	4
Les cheveux inquiets.....	4
Une leste jupe.....	5
Variations en Si.....	5
Je ne veux pas parler	6
Inutile.....	7
Elle au Québec.....	8
Retour à l'eau.	9
Antiennes d'amour.....	9
Rêves	9
Lesbos.....	10
Con dolore	10
1944.....	10
VIDE	12
Sons et images.....	13
La première pluie du printemps.....	13
J'ai peur.	14
Éthique.	15
VARIA.....	16
Paysan s'endormant devant un feu avec une écuelle sur les genoux.....	16
Mots et images	19
OSTINATO	19
Ginsberg et Bush à Saint-Jean de Luz.....	19

Vieillir.....	27
Sans espoir.....	27
Le temps.....	28
Du train.....	29
La mort.....	29
Pas de traces.....	31
Enseignement.....	32
Je ne veux pas conserver.....	33
Dis-moi... (Pour Thierry).....	34
Scherzi.....	36
L'éthique à Nicomaque.....	36
Pour Joyce, le jour de Bloom, une chansonnette à chanter sur l'air de la ballade yiddish Tum-Balalaïka.....	37
En ille.....	38
Quoi qu'en disent.....	39
Faune.....	39
De cunno Annae.....	40
Silence.....	40
Suite à une lecture de Clézio.....	42
Triolet pour Renée.....	43
Restes.....	44
Dégradés.....	44
Le vin.....	44
Anguleux.....	44
Femme.....	44
C'est l'heure.....	44
Légers.....	44
Peur.....	44
Ciao.....	45
Marie.....	45
Umilité.....	45
Araignée.....	45
Tordu comme.....	45
Un monstre qui.....	45

Con amore

Alice

Après la hêtraie
Les feuilles des aunes
S'ouvrent sur le clocher,
Le torrent recommence
Son bougonnement
Les foins, leur odeur.

Noire.
Le terrain point
Ne mue ton pas.
Le mien change
Parfois
Les
fleurs
de
ta
jupe
me
freinent
Parfois ton regard me presse.

Le bâton grinçant
Blesse la poussière
Insouciant
Et ta marche muette
Laboure le vide
De l'âme.

Muets.

Je vis ce labour
Des siècles après

Elle dit

Elle dit que Nesrine a des couilles,
Et Anaïs... bien sûr.
Un peu, elle aussi
En a.
Jessica non. Jessica est à Lesbos.
My Godness,
Aide-moi !
Je ne veux pas devenir homo.

Dessous ou dessus ?

J'avais dix-sept ans
elle entre seize et cinquante.

Elle tendit la main
Viens
Dans sa main mon corps,
moi dans sa lumière,
Un tapis rouge et gras vers le deuxième.

Lave-toi
Je me lavai.

Laisse lui un petit cadeau,
elle est si gentille
Je laissai cent francs
à la veilleuse

Sa jupe glissa
sa blouse vola et
nue l'âme apparut

Déshabille-toi.
Je me déshabillai.

Dessous ou dessus ?
Je ne sais pas ce que je répondis.
Je ne sais pas si je répondis.
Je ne sais pas si elle était dessous ou dessus.
Je ne l'ai jamais su.

Elle se frottait avec un gant rose et
me disait que j'étais un brave garçon et
que j'aurais pu lui faire un petit cadeau et
que je pouvais lui mettre une main sur les seins
je suis gentille, tu vois?
et que j'aurais pu même les embrasser
ne sois pas si timide.

Je n'osais pas.
Je lui laissais mes derniers cent francs.
J'étais un brave garçon.
Elle un ange.

Les cheveux inquiets

Dans l'épaisse broussaille de la rue Saint-Laurent
Les cheveux inquiets
Ouvrait des sentes
Où son corps filait intact.
Le mien
Écorché par les basses ronces
Ne put l'épouser.
S'éteignirent
Les cheveux inquiets
Dans l'épaisse grisaille de la rue Saint-Laurent

Une leste jupe

Un jour, sans rien me dire,
Emporta ma main Zéphyr
Que j'avais abandonnée
sur sa tête désordonnée

La main, quelle surprise !
Revenue avec la brise
Éclaira une fine drupe
Relevant sa leste jupe

Variations en Si

A.

Si j'avais une baguette de fée
Les trois j'endormirais.
Si j'avais une baguette de fée
De mes parents, de mon aimé
Le temps j'arrêterais.
Si j'avais une baguette de fée !
Et puis je partirais :
« Aller simple, pour la Havane, s'il vous plaît. ».
Estudiar, bailar, cantar^[1]
Y el tiempo devorar.
Deux ans, deux ans et après
D'un baiser
Les trois je réveillerais
Pour danser, rire et chanter
Et le temps arrêter,
De nouveau, d'un baiser.

* * *

J.

Si elle avait

Quelques saisons de plus,
Le cheveux roux et crépelés,
La peau blanche comme ses cahiers
Les cuisses d'amours sans cesse férues
Les yeux de jade dissolue
Le rire mutin, la larme zélée
L'esprit coupant dans la mêlée
Alors...

- Je ne suis pas là. Si c'est important appelez à l'enfer, Toi Esther, appelle chez Isa.
— Salut, comment vas-tu ? Tu sais, notre voyage... la Grèce et la Turquie... J'ai peur que... je ne peux pas... je ne peux plus... j'veux dire elle ne veut... non... elle ne peut pas... tu sais je l'aime... la première fois... elle m'aime aussi... Tu sais... tous nos projets... la Grèce et la Turquie... j'y ai bien pensé... elle ne peut pas... Alors moi... Tu vas comprendre... n'est-ce pas ?... Non, je ne viendrai pas... C'est bien dommage...

C'est bien dommage ! que puis-je faire
Si elle n'a pas ce qu'Elle avait ?
—Allô, Yann ? Je pars le treize.

* * *

M.

Si l'autre avait
Un peu plus de tout,
Si l'autre avait
Un peu plus de toi
Tu ne m'aurais jamais
Traînée.
Si je n'avais
La tête en feu
Jamais,
Te lo giuro^[2]
Mai
La tête
Baissée
J'aurais

Je ne veux pas parler

Je ne veux pas parler
Du bonheur de ce février au bonheur promis
ni des soleils verts, du rouge soleil amis.
(Elle serait gênée).

Je ne veux pas parler
Des cris criés par le corps crispé
Ni de la pleine chair abandonnée.

(« *Sur ces choses là on se tait* »).

Je ne veux pas parler
de la tête orgueilleuse levée
ni de sa marche pleine de fierté
(Elle ne voudrait.)

Je ne veux pas parler
De sa gorge folie de volupté
ni des nymphes pudiques baisées
(« *Pourquoi dis-tu cela ?* »)

Je ne veux pas parler
Des fous rires de fous rires grains
Ni des pleurs qui pleurent pleurs
(« *Trop artificiel !* »)

De quoi parler ?

De rien. Je veux me taire et dans le jardin de villa Marguerite, à Syracuse,
allongés, l'écouter parler de Madeleine et de tous ceux qui flânent dans le ventre chaud de sa
mémoire

Inutile.

Inutile l'effort de comprendre

Inutile celui d'aider

Inutile la demande

Comme inutile est le sourire

Quand les racines flottent sur une terre aride.

Inutiles les études, les amours,

Les amitiés et la haine

Inutiles les promenades

Comme inutile est le baiser

Quand les mots assèchent la langue.

Foie gras ? Tagines ?

Magrets et canards ?

Inutiles,

Inutiles comme le champagne,

le Château Lafitte, les gitanes,

Les gorgerins et les gentianes.

Inutiles les cris,
Le travail, l'oisiveté,
La musique et la méchanceté,
La guerre, la nation,
La morale, l'érection,
Le lave-vaisselle et la télévision.

Les collants

Inutiles

Comme les pleurs

Et les peurs et la métadone

Et toutes les cochonneries

Inutiles.

Tout est inutile.

Frères humains, qui avec nous vivez

Abolissez l'utile.

Elle au Québec.

Quand le travail

Use les ronces du désir

Elle expose ses seins

Et la machine s'enraie

Grince et enfin repose.

Quand l'ambition

Se tache de haine

Elle déchire ses bas

Et la soie apaise

Ta main crispée

Quand la pitié

Engourdit le jeu
Elle écorce ton cœur
que son ventre patient
obombre.

Retour à l'eau.
Tel un caillou poli par les siècles
Gît la parole aux rives du temps.
Une haridelle aux larmes brisées
Trimarde et dans le flot inquiet
Lance la parole d'un pied muet.

Antiennes d'amour.

I. Après la jouissance, quand l'âme assoupie glisse dans les corps affranchis, parfois l'amour advient.

II. La tension de la solitude, déguisée en désir, appelle la jouissance — prélude de l'amour.

III. Les larmes de l'amour collent les débris des âmes esseulées, sans respect de l'appartenance.

IV. L'amour ne se fait pas. L'amour arrive, après qu'ils aient fait.

V. L'amour ne se fait pas. L'amour se crée.

VI. Faites l'amour, pas la guerre slogan de gens illettrés et sans amour.

VII. Parfois l'amour surgit du coup de foutre après le coup de foudre. Parfois. Seulement parfois.

VIII. Mensonge. Mensonge, que l'amour existe sans la communion des sexes. L'amour est la paix de l'après.

Rêves

Tu rêvais
Sur le velours de mes rêves
La semence
De l'autre

Lesbos.

Idiots, les hommes donnent à Lesbos plus que biologie et culture alliées. E. s'affiche, B. non. Elles vont vivre ensemble. *Je ne sais pas si elles sont amies ou plus qu'amies*. Et alors ? Elles sont tribades, comme moi castor.

Les yeux de B. flottent dans la détresse de l'amie percluse. Vînt le vent ! Le vent nonce de tempête et père des vagues. Vînt le vent morosophe.

Orne l'amie d'occabe et laisse le vent mâle fouiller ses entrailles. Sois plus qu'amie. Soit de Cybèle, amie.

Montre-lui les couleurs légères du monde. Ouvre la fibule sévère serrant sa liesse. Sois son outre-amie.

Con dolore

1944

Le bruit léger de ses rêves,
le feu revigoré par l'écorce,
le café qui dissipe la dernière brume
et une porte qui étouffe les cris saouls de la nuit.

Il est quatre heures
et tout va bien.

Je prends un livre,
un petit livre
(il est important qu'il soit petit parce que je n'ai pas de temps :
je suis en retard,
comme toujours,
et je ne sais pas pour...
pour... je ne sais pas pour... quoi).

Un petit livre.

Un livre de poésies de Miklos Radnoti

Des écharde et des dates

qui s'enfoncent :

17 janvier 1944

Pour ceux qui volent la-haut, ce paysage est une carte.

29 février 1944

Ta main ne rêve plus sur la page.

27 mars 1944

La réalité comme un vase fêlé

N'a plus de forme.

19 mai 1944

Sur cette terre j'ai vécu à une époque

où pour les enfants la mère était une malédiction.

Juillet 1944

Je gis ici, sur une planche, bête parmi les bêtes.

8 août 1944

J'étais fleur je suis racine,

lourde et noire la terre sur moi,

mon sort est ferré

une scie pleure sur ma tête.

17 août 1944

La nuit, où est-elle passée ? Elle ne reviendra jamais cette nuit-là.

Septembre 1944

Der springt nach auf^[11] – *on entendit sur moi,*

Et déjà sang et boue sèchent dans mes oreilles,

15 septembre 1944

Ne va pas outre, mon ami : crie ! Et je me relève...

31 octobre 1944

Et les bombes des avions la-haut désirent pleuvoir.

Le gris chasse le noir,

le camelot lance *Le Devoir*,

le feu halète.

Il est six heures

et rien ne va plus.

Der springt nach auf. Et ils tirent.

C'était en 1944.

Il y en a un qui bouge. Et ils tirent.

C'était en 1953.

He's still breathing. Et ils tirent.

C'était en 2002.

Dehors le temps avance imperturbable :

l'argent se mue en or,

le feu, fatigué, ne lèche plus la bûche.

En dedans,

(je dis en dedans parce que je ne sais pas quoi dire pour dire ce dedans qui n'est pas tout à fait dedans)

en dedans résonne

Der springt nach auf

Et le temps caille

en 1944.

VIDE

La maison est vide

Le village est vide et

vide est la vallée

Vides les cris des enfants et

vides les phrases vides des vieux.

Les montagnes

Que le soleil enrose

Se dressent indifférentes.

Je fuis vers le vide de Montréal où

Les souvenirs enrosent les cimes de mon enfance.

Sons et images.

Silencieuse

l'image de celui que je ne verrai plus

traverse mes yeux et

se pose dans son coin de mémoire.

Me ceint sa voix

et creuse des tunnels de souffrance

dans ma mémoire fragile

sans caponnières.

La première pluie du printemps

La première pluie du printemps

linge la ville

d'un manteau vague

et le dernier feu d'avril

rôle

défiant

dans mes yeux

coupés du monde.

« Lève-toi,

il n'y a pas de volonté

du passé.

Lève-toi ! »

Je m'ébroue

dans la flaque de mémoire

nouvelle

et je m'apaise

aux caresses

de la Pléiade

monotone.

Je flâne

parmi les poésies accidentées :

voilà un Hölderlin de 40 centimètres

et ce Tasso de trois ?

Un Apollinaire complètement défait

s'appuie sur Baffo.

« J'avais ça ?

Des poésies de Pavese ? »

Sur la première de couverture :

Poésies de Cesare Pavese

Édition intégrale

46^e milliers

Lires 350. (25 sous, mais c'était en 1966)

Sur la quatrième :

Cesare Pavese naquit à Santo Stefano Balbo

en 1908 et mourut suicidé à Turin en 1950.

Ni grand poète

ni grand amant.

Mort à quarante-deux ans

parce que,

disait-il,

ni grand poète

ni grand amant.

La première pluie du printemps

lavage la ville

d'un manteau vague.

J'ai peur.

J'ai peur qu'on soit déjà en retard.

J'ai peur qu'ils nous aient, les bâtards.

J'ai peur quand la foi monte la science.
J'ai peur si aux militaires on fait confiance.
J'ai peur qu'il y a trente ans on ait été bons.
J'ai peur qu'on ait raté notre saison.
J'ai peur quand on aime le statu quo
J'ai peur si on abandonne trop tôt.
J'ai peur quand on détourne le regard.
J'ai peur si on croit trop au hasard.
J'ai peur qu'on outre passe les nazis.
J'ai peur s'il y a trop de fumisteries.
J'ai peur que nous nous sauvions.
J'ai peur que les prochains calanchent.
J'ai peur qu'aient raison les sans-esprit.
J'ai peur quand du tragique on rit
J'ai peur que la peur ne nous rende bêtes.
J'ai peur quand on ne voit plus la fête.
J'ai peur que notre peur soulage la leur.
J'ai peur que nous n'ayons pas assez peur.

Éthique.

L'éthique étouffe.

L'éthique tue.

Aï, monde éthiqué, monde sans espoir, monde de peur, monde d'éthique.

L'éthique étouffe

L'éthique cache

Éthique du travail, travail de l'éthique

Esclaves de l'éthique, éthique des esclaves

Ethique étique.

Que faire,

Que faire quand vos amis

Sombrent dans l'éthique ?

Boire la mer ?

Sombrer comme eux ?

Les attirer avec une âme sondeuse ?

Et tic et tac...

Laisser que le temps

Et tic et tac

Laisser que le temps

Et tic et tac

Laisser que le temps

Nous habitue à l'absence

VARIA

Paysan s'endormant devant un feu avec une écuelle sur les genoux.

Comme disait son grand-père,

il ne sera jamais vacher.

Sa mère le travaillait avec tant d'amour et

d'acharnement

que son visage devenait pointu, comme un rat de bibliothèque ;

ses mains se refusaient de se transformer en pelles ;

sa peau vibrait trop pour un toucher ferme.

Sa mère le travaillait pour qu'il ne soit pas vacher

et il ne le sera pas.

Mais il ne sera jamais professeur ou ingénieur ou bûcheron ou camionneur non plus.

Il sera toujours paysan.

Il suffit que V. s'absente pour que les dieux anciens s'occupent de la maison.

Les rites qui ont rythmé la vie des paysans depuis que la terre est terre, s'installent.

Le temps disparaît et l'espace se réduit à quelques mètres autour de son corps et du foyer.

Les gens disparaissent.

Dans la brume de la solitude, les gens disparaissent

seul le souvenir de ceux qui pétrirent son corps enfantin reste.

Quand il fait noir,

son écuelle sur les genoux,

la petite à « rouge » sur la marche, devant le feu,

il lit son passé sans histoire dans les rouges changeants de la braise.

Il lit des histoires,

comme il y a cinquante ans,

dans la hutte de sa grand-mère.

Il mange ses patates

Jamais assis à table.

Seuls compagnons la lumière et le bruit du feu.

Chaque soir une idée l'enveloppe

pénètre jusqu'au vide de l'estomac.

Une idée seule.

Une seule, comme les animaux, les plantes ou les pierres.

Lente, lourde,

immobile comme le tronc d'un marronnier centenaire,

elle s'installe.

Une idée fixe, si « fixe » ne vibrait pas.

Une idée fixe, mélancolique et douce comme seulement une idée seule peut l'être.

Une idée par soir.

Toujours la même, que le feu habille.

Une idée ?

Sans doute, mais une idée qu'il ne peut regarder, ni manipuler, ni même penser, comme quand il se feint
citadin.

Lui et son idée.

L'idée et son lui.

Seuls.

Seuls, comme les paysans qui n'ont que la terre

même quand ils ne la possèdent pas.

Seuls, comme les paysans qui ne connaissent pas le monde,

qui n'ont pas de monde, qui n'ont que la terre
même quand ils ne la possèdent pas.

Que la terre,

avec ses animaux

pas très nombreux :

vaches, cochons, ânes, poules et quelques chats,

avec ses arbres

pas très nombreux :

hêtres, sapins, marronniers),

et quelques autres être que la fatigue asseule.

Le feu l'endort dans son idée.

L'idée se charge de son corps.

Le temps passe — en arrière.

De longues années en arrière.

La flamme réchauffe son ventre.

Il dort.

L'air est lourd, plein.

Plein de corps de femelles.

Il n'y a plus d'air.

Que des corps.

Sa mère, sa tante, V. et C. et des millions d'autres.

Alice aussi. Alice qui depuis 1939...

Elles sont sa peau.

Seul avec sa nombreuse peau.

Il dort mais sans rêver.

Les rêves sont pour les autres.

Pour les artistes détrempés

Pour les pansus dos au feu et ventre à table.

Les rêves sont trop précis pour lui qui précède les mammifères.

Peut-être qu'il ne dort même pas.

Peut-être que, simplement, il vit

Mots et images

Les mots suggèrent des images

Les images suggèrent des mots.

Ainsi va le monde.

Les mots attirent les mots

Les images attirent les images

Ainsi va le monde.

Les images grossissent les mots.

Les mots engrossent les images.

Ainsi va le monde.

OSTINATO

Ginsberg et Bush à Saint-Jean de Luz.

Le vent plie les vieux

et les vieilles de St. Jean de Luz.

Les crottes du *Prestige* sont installées dans le sable

comme si elles y étaient depuis Vauban.

Rien d'étonnant.

Qui n'a pas connu des trous du cul qui

dès la première rencontre

traitent en vieille pote ?

Plage fermée

Ridicules comme de jeunes manchots

ils picotent les cailloux de brut,

avec leurs fourches unidentées.

Ça donne du travail, une crotte tous les 30 secondes

cela fait — à peu près —

pour une journée

720 crottes

(pour une journée

sans vent

de travail normal

on s'entend).

S'il est vrai que le *Prestige* (rapport *Rap-EU-2003a-12334xay31* de la sous-commission à l'écologie marine pour les côtes ayant la cote de la communauté européenne) en a déjà lâché 145 400 000,

on en a pour 201 944,44444 journées

de travail normal.

Des journées sans vent,

on s'entend.

Ramasser des crottes ce n'est pas la seule manière de créer des postes de travail. On peut fabriquer des avions furtifs, des bombes, des radars, des panneaux de commande informatisés, des fibres optiques et des boucliers électroniques.

Elle nous invite à manger du foie gras.

« Pourquoi le gouvernement ne finance-t-il pas la récolte des

déchets de Dieu

dans les églises et dans les mosquées ? »

Tu ne dois pas dire de telles énormités. Un peu de respect et de savoir-vivre. T'as passé l'âge où on dit ce qu'on pense sans ménagements. Elle est chrétienne. Protestante luthérienne, par-dessus le marché.

Elle s'est fâchée

pas pour longtemps.

Elle a la respiration courte

elle qui vient de Dronniglund la plate.

Son père avait une boulangerie.

Une seule salle de cinéma

à Dronniglund.

Pas de Dreyer, mais du Bergman...

Des colonisés, ces Danois.

« On allait à Saeby, avec des caisses de bières.

Chaque mec, trois.

Pour deux jours : samedi et dimanche.

Une caisse pour le courage de demander.

Une pour débander.

Et nous les filles, entre nous.

Ou avec le vieux Hans le marin
salé comme un hareng.

Mais propre. Je déteste la saleté. »

Foie gras frais avec des pommes et une *veuve*.

Elle a vécu en Irak

à cause du pétrole.

« Les États-unis vont devoir importer en 2020, 60 % de pétrole de plus qu'aujourd'hui. »

Allons-y alors.

I lie in bed in Iraq

alone in old red under

wear symbolic of desire

for union with immortality

Allons-y alors vieux Ginsberg salace comme un marin

Allons-y à la guerre comme à la guerre

CONTRE.

T'es mort ?

On s'en fout, on a besoin de tous les bons, même des morts.

Est-ce que William sera là ? (Tu sais comme on en parle dans le *petit Robert* des noms propres ? « Drogué et aventurier ». Pas mal. Ces franchouillards traitent l'Amérique comme une jeune garce qu'a le feu au cul.) On veut tous les drogués et les enculés du monde avec nous.

Est-ce que tu sais si Ferling sera là ?

Il sera là. J'en suis sûr. Ferling n'est pas mort.

Le vieux Bush n'est pas mort non plus

et le jeune est plus vivant que jamais

Se défendre contre le terrorisme et d'autres menaces émergentes du XXI^e siècle peut très bien exiger que l'on porte la guerre chez l'ennemi. Dans certains cas, la seule défense est une bonne offensive, (M. Donald Rumsfeld , 31 janvier 2002)

L'autre Amérique, celle de la guerre préventive, nous fait chier.

Comme Hitler, ils veulent la guerre préventive.

Il n'y a pas meilleure défense que l'attaque, une vieille histoire, bonne pour les histoires de couples.

Qu'en penses-tu, vieil enulé de Juif ?

Ça tourne mal, avec tous ces avions furtifs, ces bombes qui tuent sans détruire.

Comme le petit peintre

en bâtiments,

ils se comportent

ces enfoirés d'Américains.

On leur fera le procès de Nulberg.

« Capable de frapper des objectifs lointains avec une précision absolue. »

Tu les entends ? Absolue.

Toi aussi t'avais soif d'absolu.

Et la jeune Dronniglundaise aussi. Tous les jeunes en ont.

Ils avaient tous soif de bière et d'absolu.

TOUS.

Tous, même maintenant, l'absolu est dans le cul,
de la baleine, de Melville.

Et dans le tien à Belleville.

Même si les vieux disent que tout a changé.

À notre époque on avait des idéaux, on n'était pas repliés sur nous-mêmes comme le jeunes d'aujourd'hui.

Qu'en savons nous ?

Ils n'attaqueront pas.

Ils attaqueront.

Ils n'attaqueront pas.

Ils attaqueront.

50 % de probabilité de se tromper.

Je suis sûr qu'ils n'attaqueront pas. Pas assez...

La prochaine fois il faudra que ces enfoirés d'intégristes envoient un avion plein de merde contre la maison blanche.

Trois ans pour la désinfecter.

Merde artificielle : les corps merdeux de

Bush fils, Rumsfeld, Bush père, Cheney, fille de Bush, Rice, femme de Bush,

Wolfwitz, amis de Bush, Rove, pasteur de Bush, Perle, chien de Bush, Feith

finement moulus.

Écrasés avant qu'ils n'écrasent.

La *veuve* stimule la sincérité.

Je n'aime pas les bidets.

J'aime les grenouilles empaillées

J'aime faire des pipes

J'aime l'histoire de la papaye

Elle me fait prendre des fous rires

Avec quoi on ramasse la papaye ?

Avec une fourche.

J'aime ce qui est furtif.

Il nous explique que furtif = érotique, l'intellectuel des Alpes.

Les avions furtifs enculeront les Irakiens.

Très érotique.

J'ai compté le nombre de fenêtre éclairées : au plus le 1 % des appartements sont habités.

Ça, ce n'est pas érotique,

c'est porno.

La richesse gâchée c'est porno.

Déménager les jeunes d'une cité parisienne à Saint-Jean de Luz

La rendre vivante.

Les vieux sont tristes avec leur allure

ondoyante,

molle,

sérieuse.

Remplissons-là de jeunes, Saint-Jean de Luz.

Portons la lumière à Saint-Jean de Lumière.

Ils ne sauraient pas quoi faire. Ils s'ennuieraient, ils prendraient du shit, voleraient, tueraient,

Comme le gang à Bush

sans savoir pourquoi.

Elle n'aime pas le bidet. Ce n'est pas assez propre :

les serviettes tachées de marron me font gerber

« Pour mes hôtes qui ne veulent pas prendre une douche après, je mets un escabeau dans la salle de bain pour se laver les fesses dans le lavabo. Ce n'est pas pratique mais c'est mieux que rien. Moi, je prends trois douches par jour. Plus, si j'ai la chiasse. »

Je ne la comprends pas, comme je ne comprends pas le clan Bush. Ce sont les habitudes de jeunesse qui conditionnent les puritains du Jütland et les cow-boys texans.

Et nous aussi, les crétins des Alpes.

Je ne dis pas que c'est la même chose. Je voulais simplement dire que je ne comprends

ni la haine des bidets

ni la haine de Hussein.

« La première fois avec une fille c'était à Frederikshavn, elle dit.

Un seul baiser, assez long,

la langue trop molle,

je n'ai pas aimé.

Elle puait...

ses règles »

On établit des règles.

On dit que l'ONU

est responsable

et on fait des colères si les autres ne sont pas d'accord.

Les règles sont faites

pour ne pas être

respectées.

Ils vont même chercher Bataille pour se défendre

d'attaquer.

Ils ne sont pas propres.

Il faut qu'ils montent sur un escabeau pour se faire enculer par l'ours bleu.

Vous ne connaissez pas l'ours bleu ?

Un ours terrible. Pas Russe.

Il était Russe avant la chute du mur de Berlin.

Maintenant il vit à Yellowstone. De l'autre côté du parc, loin de Yogi.

Impossible de le tuer. Il est capable de bloquer les projectiles.

Sodomite, contre sa volonté, mais pas catholique.

Il doit être Luthérien ou immigré chiite.

Il parle.

Comme à *L'âge de glace*, quand les hommes étaient muets.

« J'aime titiller les mamelons avec de la glace, en été »

La *veuve* rend sincères.

- Tu es triste.
- Je suis triste à cause de la guerre.
- Tu n'es pas sincère.
- Je te le jure. La première fois que j'ai vu la mer c'était en 1963, baie d'Aalborg. L'année de la mort de Kennedy. Je crois que c'était au mois d'octobre. À cette époque là aussi, j'avais peur de la guerre.
- Je ne te crois pas. On n'est pas triste comme cela quand on a peur de la guerre.
- Qu'en sais-tu ? Je te le jure.
- T'es triste parce que ton père a trop employé sa baguette.
- Fais pas chier. C'est la guerre. J'ai peur.

Ils pourraient attaquer même Saint-Jean de Lumière, ces fous de Dieu. Si on déménage les jeunes des cités, ils attaqueront

Et Chirac sera d'accord avec Bush :

pas touche

Hussein

c'est mon ami

mais

les enfoirés des cités

écrasons-les.

Ils font peur aux bons citoyens.

Le Pen n'a pas toujours tort. Comme Hitler. Comme le pape. Comme ma cousine Elsa.

Elle était gentille, Elsa.

La plus fine de toutes.

Toujours la première à courir chez Hans.

Nue, douze coups de couteau dans le bas ventre. Les oreilles coupées.

Rue Oehlenschlaeger, mai 1977.

Elle en voulait trop.

Il ne faut jamais trop vouloir. Il faut se contenter.

J'aurais envie de rencontrer l'ours bleu, je suis sincère,

la *veuve* rend sincères.

Bush ne boit jamais de champagne, ni de l'eau

de vie

il mange de la foi

grasse

sale

lourde

bréneuse.

« Un jour j'aimerais aller à Bagdad avec ma fille pour lui montrer le quartier où j'habitais avec son père. La ville était tellement belle et vivante. S'ils attaquent, je n'irai plus, ça me donnerait des cauchemars. Je ne dors pas bien. Je devrais rencontrer un homme. Je suis trop seule. Mais c'est tellement difficile. Ils ont peur. Tous. Ils ont peur des femmes qui ont une tête sur les épaules et qui se plaisent à ouvrir les cuisses comme une grenouille lascive. Tous des peureux. Des merdeux. Je ne veux pas pleurer. Et ils jouent à la guerre pour chasser la peur. Ce sont tous des cinglés »

Elle pleure.

On part.

Ciao.

À l'année prochaine

s'il n'y a pas de guerre.

Vieillir

Au milieu du chemin de notre vie
Se dressent les corps que la beauté
Céleste d'une main légère et pie

Enveloppe d'une unique clarté.
Misère, souffrance, balourdise
Solitude, maladie, lâcheté,

Tout défaut que la pauvreté vise
Rien ne peut contre le simple éclat
Qui dans la vingtaine fait mainmise

De tout ce qui, entre âme et peau, bat.
La trentaine à grande peine conserve
Le jour dont feront les vieux grand cas

Quand bien plus que la chair la verve
Pare le corps par la vie délabrée
De paroles sans cœur, simples serves
Inutiles d'ancien beau rêve sabrés.

Sans espoir.

Güldünya est née à Bitlis

Ferit est né à Bitlis

Irfan, l'aîné, aussi.

Güldünya est la sœur

Güldünya a vingt-deux ans

Irfan a vingt-quatre ans

Ferit a vingt ans

Güldünya aime ses frères

Güldünya a de longs cheveux noirs

Güldünya aime un homme marié

L'homme marié n'aime pas Güldünya

Le père n'aime pas Güldünya

Güldünya n'a pas de mari

Güldünya est pleine d'espoir

Güldünya a un fils de l'homme marié

Umut, il s'appelle, le fils de Güldünya

Umut signifie Espoir dans sa langue

Güldünya s'enfuit à Istanbul

Güldünya est pleine de peur

Güldünya loue une robe de mariée

Ferit blesse Güldünya

À l'hôpital, elle pleure, Güldünya

Güldünya est tuée par Irfan

Güldünya aimait ses frères, son père et un homme marié qui ne l'aimaient pas assez.

Güldünya Tören est morte sans Umut.

Le temps.

<p>Fini le temps des baisers lesbiens, simples aphrodisiaques pour mâles au bord de l'impuissance.</p> <p>Fini le temps des amours mortifères des connards qui ont abandonné la tête</p> <p>Fini les temps des couvents solitaires</p>	<p>Finiti i tempi dei baci saffici, afrodisiaco per impotenti.</p> <p>Finiti i tempi degli amori mortiferi Di stanchi amanti cimati.</p> <p>Finiti i tempi dei conventi solitari, morta pace per generose.</p>
--	--

<p>où la paix coûtait la vie aux filles généreuses.</p> <p>Fini les temps de Marcel Proust</p> <p>où les gouines perverses crachaient à la figure du père.</p> <p>Mais est-on bien sûr ? Le temps finit-il ?</p> <p>C'est encore :</p> <p>Le temps des mâles émoussés par les seins qui se caressent.</p> <p>Le temps des amies qui nient qu'elles savent et ne peuvent.</p> <p>Le temps des couvents qui bouillent de regrets.</p> <p>Le temps du mépris pour celle qui refuse.</p> <p>Le temps ne finit pas. Il court, insouciant de la bride inutile qu'inutiles nous traînons.</p>	<p>Finiti i tempi Proustiani</p> <p>di tristi tribadi sputanti.</p> <p>Ma, siamo sicuri?</p> <p>Finisce il tempo?</p> <p>Continua:</p> <p>il tempo di maschi inturgiditi da seni che si sfiorano.</p> <p>Il tempo di amiche che negano che sanno e non possono.</p> <p>Il tempo dei conventi ove il rammarico ribolle.</p> <p>Il tempo del disprezzo per quella che rifiuta.</p> <p>No.</p> <p>Il tempo non finisce.</p> <p>Corre, incurante dell'inutile briglia che inutili tiriamo.</p>
--	--

Du train.

La moucheture des cerisiers sur le brun obscur des collines

La neige dévoilant que le petit sommet lent et majestueux est plus élevé que l'énorme montagne qui traverse la fenêtre à toute vitesse.

Le clocher perdu dans une clairière rongée par les châtaigniers orgueilleux.

Une file d'autos voyeuses lorgnant la pénétration dans l'œillet lisse et humide de Modane.

Trop timide la cascade se repose deux fois avant l'exploit de la grandiose chute finale.

Sous la floraison rousse les yeux verts-aigus, flânant entre amour et ironie, apaisent la machine hystérique.

La mort.

C'est faux,

je vous le jure :

la mort ne court pas

infatigable

d'un corps à l'autre.

C'est faux,

je vous le jure :

la mort ne fauche pas
dans une divine indifférence
l'enfant ou le vieillard
le crapuleux ou la vierge
la mère ou la fille.

La mort,
triste invention d'hommes fatigués,
terne excuse de survivants,
n'existe pas.

Dès la naissance
elle s'installe dans notre atelier
et tisse la robe pour le grand jour
(quand nous la laisserons seule).
Infatigable et diligente,
Attentive et ignorante des plaintes
mais surtout
patiente
elle tisse.

Gare à nous !
(Quand elle s'endort,
laissant l'illusion de la vie éternelle
prendre sa place.)

Gare à nous !
Elle n'aime pas perdre conscience.
Un jour,
à la durée du somme indifférente,
elle se lève,
mauvaise,
elle s'en veut,

elle nous en veut.

Elle déteste mourir.

Pour que le jeu dure
(quelques instants ou quelques lustres)
il faut la cajoler,
la mignoter et,
comme elle patient,
partager sa couche.
Qu'importe si elle gagne la bataille !
jamais elle ne gagnera la guerre
contre l'armée invincible
des souvenirs.

Pas de traces.
La tête pleine
d'idées vides
ils ne parlent
pas.

Je leur parle de
quand...
Ils ne comprennent
pas.

Je leur demande
si...
Ils ne savent
pas.

« Un volontaire,

s'il vous plaît »,
il n'y en a
pas.

« Toi... ici ! »
Pâles yeux
fait quelques
Pas.

Je sors mon plus beau couteau,
celui des grands jours,
celui que mon grand-père me donna sur le rocher *De la chèvre noire*.
Je lui ouvre le ventre
gras et blanc
comme les vers d'un vieux fromage.
Vide.
Aucune trace de saturnales d'idées,
même pas de fèces.

Enseignement.
Tu m'as enseigné qu'on mord les moyens,
Car les fins sont à la fin.
Que le vagabondage de l'esprit est vide
Comme le silence des bêtes.
Que le rire relaye les pleurs
Les cris succèdent aux larmes
Les paroles aux cris
Sous les étoiles du silence.

Que la vie n'est pas un fleuve tranquille,
Ni un torrent, ni un ruisseau ni la mer
Ni la mer, ni la mère non plus.
Que la vie est parfois un fleuve tranquille

Parfois un torrent, parfois un ruisseau
Parfois la mer, parfois la mère aussi,
Que la vie se vit dans l'eau.

Tu m'as enseigné qu'on n'enseigne pas
Quand on veut enseigner,
Qu'on n'aime pas quand on veut aimer
Qu'on ne veut pas quand on veut.

D'autres choses tu m'as enseigné,
Que le sexe... que...
D'autres choses que je ne dirai pas
Car tu m'as enseigné qu'il y a des choses
Qu'on ne dit pas.

Je ne veux pas conserver
Le dos courbé de ma grand-mère, ses rides creusées par la solitude,
ses mains décharnées et ses paroles qui n'ont eu d'aurore.

Je ne veux pas conserver
Les muscles de mon père que la fatigue bestiale rendait d'airain,
les chants tristes et les jurons de ces hommes à la hache sans répit.

Je ne veux pas conserver
les genoux meurtris de ma mère agenouillée devant l'eau pure du ruisseau que la graisse grisait.

Je ne veux pas conserver
la monotonie des journées trop longues avec des vaches trop lentes, de la polenta trop fade et des cochons trop sales.

Je ne veux pas conserver
les marches interminables à la recherche de brebis, laides et stupide comme des brebis, les courses au village pour vendre un pan de beurre et les plaisirs solitaires à côté de l'Arditu ; je ne veux pas conserver tout cela.

Je ne veux pas conserver

Les messes du matin, l'ignorance du curé, l'innocence des vieilles paysannes, la fermeture des têtes qui n'avaient jamais vu d'air

Je ne veux pas conserver le mépris du docteur, la morgue du pharmacien, le dogmatisme du prêtre, la laideur de l'avocat.

Je ne veux pas conserver

La tristesse de Marco apaisant son désir dans le trou d'une oie, celle de Claudio qui violait Maria muette, celle de Maria muette qui subissait l'idiotie du monde

Je ne veux pas conserver

Les cris sans réponse de Marco au regard que Mathausen avait rendu muet,
le regard triste de sa vieille mère ignorant le pourquoi.

Je ne veux pas conserver

les études minutieuses du terrain que le poids du fumier m'imposait, la répétition monotone de vers incapables de chasser la fatigue

Je ne veux pas conserver

les après-midi tristes sur les livres penché, parce que les filles étaient ailleurs.

Je veux conserver ce qui n'a pas besoin d'être conservé. Les souvenirs.

Dis-moi... (Pour Thierry)

Léger, le vent fouaillait la chaleur,

Et les paroles amies grisaient l'âme,

Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Sept bouteilles à trois

— et je ne grossis pas

Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Nous fîmes renaître le passé et

Semâmes un futur, hélas !

déjà pénétré, Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Pas de cris, pas de plaintes

Pas de regrets surtout

Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

« Busc aux orties ! »,

Cria ton âme rabelaisienne,

Et les corsets tombèrent,

Pour que vous ne vous laissiez pas transporter par des images trop prêtes, je vais vous dire que la graisse ne coulait pas des lèvres indifférentes et que nulle bête cagnarde ne nettoyait les os sous la table. Sans doute parce qu'on ne mangeait pas de viande et la table était si petite qu'elle n'aurait pu abriter qu'une bichonne et les bichonnes — tout le monde le sait — n'ont rien de rabelaisien. Et puis, même si on avait mangé de la viande et si un lévrier stupide rongait nos os, les lèvres étaient loin d'être indifférentes. Comme les yeux.

Les yeux palpaient et

Sous les mots et les rires,

Souvenirs et désirs se baisaient impudiques.

Sous les mots et les rires

Souvenirs et désirs

Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Que de vin ! Que de mots !

Et des pets aussi,

(mais nous ne pétions pas plus haut que notre cul, sans pour autant nous prendre pour la queue de la poire)

Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Tu regardais le futur

Comme l'enfant qui n'a que futur,

Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Plus de futur

Plus de toi, au mois d'août.

Mais, dis-moi, si une fée, cette nuit-là, surgissait de nos mots avec sa puissante baguette...

Scherzi

L'éthique à Nicomaque

[Refrain]

Éthique à Nicomaque

Éthaque Annie comique

Éthique a la colique

État qui pue l'arnaque

Un gugusse archaïque

Un peu pharisaïque

J'n'ai rien de poétique ?

Pas du tout sympathique ?

Rien à foutre de l'éthique ?

Ch'uis trop bureaucratique ?

Tu veux être Cyrénaïque

Hais-tu les porcs épiques ?

Tu as l'esprit poétique

Bien loin des stoïques

Des machos héroïques

De ceux qui se piquent ?

Bien loin du politique

De ce misanthropique

Monde rempli d'flics

Et des gars poléthiques ?

T'en veux un bien chic

Qui ne soit pas cynique

Pas de barbe qui pique

Tu veux un gars mythique ?

Je ne suis pas une bique

Un soupçon laconique

J'peux être ironique

Ou encore sarcastique

J'aime l'amour physique

et les hommes qui niquent

s'ils ont une technique

Quand ils forniquent

J'aime le platonique

Quand y a pas d'panique

Quand c'est pas unique

Ni trop épidermique

Les mecs sardoniques

Quand ils sont ethniques

Même si un peu lubriques

Et pauvres en lexique

Pour moi pas d'iniques

ni de gros pique-nique

Près de la Martinique

S'il n'y a pas Monique

Bête bien drolatique

Votre amie Éthique

Fort aristocratique

Et ploutocratique

Souvent soporifique

Suis-je trop apathique ?

Une sottie pacifique ?

On m'veut scientifique

Cerveau mathématique

Les pieds informatiques

Gros cul biologique

Cloner des moustiques

C'est bien sympathique

Et pourtant ça pique

Les moustiques cloniques.

Cloner les épais flics

C'est bien satanique

Toujours grands iniques

Pas assez hostile ?

Grande cénobitique
Je vous fais Chieïque
Comme une Altaïque
Femme dans le Haïk

Je peux être lunatique
Mouillée d'érotique
Assise dans une caïque
Pourchasser un loustic

[Refrain]

Pas de flics cloniques !

Cloner les politiques
C'est assez vomique
Un peu trop bourrique
Ils sont si faméliques

[grand final]

La centrale Manic
N'a rien de thermique
Elle n'est pas merdique
Comme les atomiques

[Refrain]

De trine à bine.

Socin1 est malin :

Trinité compliquée ?

Laissons tomber,

Et nous malins

Autant que Socin

Laissons tomber

Cette binarité

Trop ordonnée.

Pour Joyce, le jour de Bloom, une chansonnette à chanter sur l'air de la ballade yiddish Tum-Balalaïka.

Leo Bloom Leo Bloom Leo Bloom Bloom bloomed

Leo Bloom Leo Bloom Leo Bloom Bloom bloomed

Leo Bloom bloomed pold Bloom bloomed

Leo Bloom bloomed Stephen was there

James met Nora, the sky was shy

Trees on the ocean laughed at the stars

Stars in the sky, riding the moon

1 Réformateur de quelques années cadet de Luther (1525-1562)

Moon in her eyes, lightening the trees

Leo Bloom Leo Bloom Leo Bloom Bloom bloomed

Leo Bloom Leo Bloom etc.

Tree in the sky wept in the ocean

Ocean was sad Nora was jolly

The jolly boat hanged in the tree

The Tree called James and looked at Nora

Leo Bloom Leo Bloom Leo Bloom Bloom bloomed

Leo Bloom Leo Bloom etc.

Nora was dressed as an old nun

The Nun had eaten to many mushrooms

Mushrooms were poisoned but in the room

The room was empty but with a tree

Leo Bloom Leo Bloom Leo Bloom Bloom bloomed

Leo Bloom Leo Bloom etc.

The tree was red, on its roots sat James

James wrote Ulysses Leo Bloom bloomed

Leo Bloom bloomed pold Bloom bloomed

Leo Bloom bloomed Stephen was there

En ille.

Pourquoi prendre un chou-pille
Pour aller chasser l'anguille
S'il suffit d'une simple guenille
Sur l'épaule de ma belle fille
Au visage qui ne sourcille
Même devant une verte chenille

Glissant vite sous une charmille
 Surtout si elle se déshabille
 Qu'avec rage elle mordille
 Une blanche et grosse pastille
 Après quoi folle elle sautille
 Et sans trêve elle gambille
 Puis d'un coup se recroqueville
 Pour cueillir de grosses myrtilles
 Pas plus hautes que ses chevilles
 Quand voilà un joyeux drille
 Rouge visage de pacotille
 Litres de sang qui fourmillent
 Plus vulgaire qu'un soudrille
 D'une fasciste escadrille
 Qui va bombarder Manille
 Pour cueillir des ramilles
 Sans que les bébés ne cillent
 Pour une simple escarbille
 Rien d'autre qu'une broutille
 Qui à vrai dire un peu croustille
 Ou, plutôt, est-ce qu'elle frétille ?
 Sous la rouge grande mantille
 Volée à une dame de Castille
 Où parfois on s'émoustille
 Avec de vieilles béquilles
 Garnies de jaunes roquilles
 Que les amies des gros gorilles
 Qui aiment les dodues morilles
 Qui sans charme pendillent
 Dans des prés de camomille
 Pleins de gousses de vanille
 Etc. etc. etcéterille
 J'en ai plein les quilles
 De ces histoires en ille
 Je fais donc un arrêtille
 Certainement définitille.

Quoi qu'en disent.

Quoi qu'en disent

Bittes molles et

Ovaires secs

Y a qu'un père :

Père ès sexe.

Faune.

Le 18 mars 1842 dans le ciel de France apparut une étoile. Toujours là coruscante comme Ève	Il 18 marzo 1842 Nel cielo di Francia Apparve una stella. Sempre là Corruscante Come Eva
--	---

tentatrice tel le serpent sinueuse. Parle-moi étoile de l'après-midi parle-moi du soir du faune. Parle-moi avant que ma nuit n'arrive.	Tentatrice Tale il serpente Sinuosa. Parlami Stella del meriggio Parlami della sera del fauno Parlami Prima che la mia notte arrivi.
---	---

De cunno Annae

Mentulam demittet in cunnum tuum Marcellus parvam,
replere nequibat.
Extrude ! Non est hic, Anna, lumbricus ?
Meo transfige cunnum vecte,
Solum pedicare Marcellus potest.

Traduction expurgée.

De l'amour d'Anna.

L'amour trop faible de Marcellus ne peut te suffire.

Laisse-le ! Il est un mou, Anna.

Prend mon amour puissant. Marcellus ne connaît qu'amours enfantines.

Traduction en rime :

De la vulve d'Anna.

Marcellus, de l'art de remplir ignare,
Dépose dans ta vulve sa mentule avare
Ce mou ver indigne, oh ! Anna, bannit
Et à mon membre d'acier dit « vas-y ! »
Marcellus, maître ès sodomie !

Traduction littérale :

Le con d'Anna.

Marcellus plante sa petite bitte dans ton con et il ne sait pas le remplir. Expulse-le ! N'est-il pas, Anna, un ver ? Avec mon pieu de fer transperce ton con. Marcellus sait seulement enculer les petits garçons.

Silence

Il y a un an je serrais sa main froide en attendant que la mort glisse et aujourd'hui, devant le foyer, dans une froide journée ensoleillée, je déblatère sur politique et moralité.

Silence.

Un peu de silence, s'il te plaît.

Un peu de décence.

Écoute.

Ce n'est pas le jet blanc que la mousse étouffe
ni le conte au foyer que septembre aiguise.
Est-ce l'appel informe que les vaches talonnent ?
le cliquetis des aiguilles entre les mailles rapides ?

Non.

Ce n'est pas le craquement des feuilles
que les mollets tassent
ni la faux dans l'herbe docile.

Non.

C'est loin. Trop loin, tout cela.
Est-ce la télé ou Aldo qui arrive ?

Non.

Trop loin. Trop loin.

C'est la mort qui arrive.

Elle l'a.

Elle n'est plus là.

Laissez-moi faire un peu d'ordre.

De la place.

Elle vient s'installer ici.

Les idées sont fragiles, ne sois pas trop brusque.

Observe, écoute et déplace-les avec délicatesse.

Mets-toi des gants filiaux.

Oui, là elle devrait être bien.

Elle a toujours aimé les recoins chauds.

Apporte-lui le coussin des souvenirs.

Non.

Elle n'a pas besoin de linceul.

Ouvre la fenêtre, le soleil est gratuit.

C'est parfait.

C'est parfait.

Ne bouge pas.

Laissez-la reposer.

Suite à une lecture de Clézio

J'ai fermé le livre

et regardé les braises se voiler de cendre

évidé de mes historiettes

perdu dans mon Histoire

remplie

de Mariam avec son pain écrasé par les tanks

de la tête de Ratzitane qui demanda trois coups à la hache

de Inge trop belle pour ce bâtard de John James

des souffrances de Catherine Marro qui porta Rozalis à Jean
de Santos Balas
des espoirs de Jean Eudes et de Marie Anne chassés de leur Bretagne en haillons —
 la Bretagne en haillons.
de la violence brumeuse de Londres et de celle, brumeuse, de Mexico
des révoltes des esclaves aux îles Maurice
de la Kataviva
de l'infecte guerre d'Algérie, foisonnante de tortures et de morts
de la pas très jolie Jeanne Odille et de son mariage avec l'âme de Santos
de la gifle de Rita
des grains de beauté de la chaste Alison — forte en sexe
de mister Lerou-ou-oux
de la Méditerranée, de Marseille et Empédocle et Anaxagore et Parménide
du pavillon des déments séniles
de Charles VIII et du 28 juillet 1488
d'Aurore de Sommerville plus forte que la vie
de Jémima-Jim au nom loyal
de Balkis fille de Balkis dormant dans le creux des racines
des tomettes fraîches
de l'appartement de tante Catherine
de Somapraha et du banquier Chemin
de septembre 1792 et des Allemands qui abandonnent
du ravin que Jean, seul, retrouvera
de l'espoir de Mexico et de l'orgueil de Pamela
des petits qui inventent des révolutions
de ceux que les révolutions tuent
de ceux qui tuent les révolutions
des peaux lisses

Triplet pour Renée

Oh douce belle Renée
Ne fermez pas la porte

Laissez-moi pénétrer !
 Oh douce belle Renée
 De vos désirs sacrés
 Je suis fidèle escorte
 Oh douce belle Renée
 Ne fermez pas la porte

Restes

Dégradés

Ils faisaient une ronde. Ils abandonnèrent sac et	Erano di ronda. Lasciarono zaino e moschetto sul bordo della strada ed accompagnarono le ragazze.
---	---

Le vin

	Partirono con 25 litri di vino. Ed un poco meno di benzina. Si fermò la macchina. Senza ansia, bevendo, aspettarono il carburante.
--	--

Anguleux

	Sempre fallirono i tentativi di addolcire gli angoli
--	--

Femme

	Osservo' la prima ombreggiatura del pube. Curiosa, la mano, scopri' il piacere
--	---

C'est l'heure

	Il corpo fasciato dal tepore del mattino Sognava corse e baci. La spavento' il richiamò al dovere
--	---

Légers

	Salivano leggeri. Un verde quadrato assolato. Bagnarono l'erba di sperma
--	--

Peur

	Nel bosco silenzioso. Solo, turbava la pace il rumore dei pensieri. Camminaron nervosi Pensando la morte. Sedettero stanchi davanti alla Chiesa.
--	---

	Piangendo, voltaron le spalle alla vits: tornarono muti allo sconcio paese.
--	---

Ciao

	La lama riflette Sul misero pene Il sole d'ottobre. Affonda la lama: saluto all'amore
--	---

Marie

	Birbone! Rovista nella soffice vulva di Maria il dito orticato di Francesco, Si calma il prurito ma Cristo geloso Gli strappa i coglioni Ah!
--	---

Umilité

	Il capo piegato È un invito Alla mannaï. Alza la testa e strappagli il pene.
--	---

Araignée

	Ci amammo sdraiati su un ago di pino. Un ragno ci invito' a fargli posto. Scivolammo dolcemente, scusandoci Ed ora ? Ancora saliamo sul pino. Che importa se non ci regge l'ago! C'è pur sempre il ramo.
--	---

Tordu comme

	Un cespuglio di rovi Un antico gelso Un discorso di moro.
--	---

Un monstre qui

	Mente felicità.
--	-----------------